
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire Paris





Date : 15 OCT 15
Page de l'article : p.8
Journaliste : Sébastien Lapaque

Ondjaki, le bricoleur d'histoires de Luanda

PORTRAIT Cet écrivain angolais de la jeune génération vit au Brésil. La langue portugaise est la patrie de ce grand conteur et poète. Rencontre.

SÉBASTIEN LAPAQUE
slapaque@lefigaro.fr

C'ÉTAIT le deuxième jour du printemps, à Rio de Janeiro. La brume des tropiques qui avait enveloppé la baie la veille s'est dissipée. La matinée avait été belle. Baigné d'une lumière orange, Laranjeiras n'avait jamais si bien porté son nom. Depuis la zone Sud de la ville, on arrive dans ce quartier au charme provincial en passant par Botafogo et Flamengo. À Botafogo, il avait été impossible de ne pas avoir une pensée pour Didi, Garrincha et Jairzinho, dont les portraits en noir et blanc ornaient les murs. Depuis quelques mois, ce *bairro* était en train de revivre du côté de la rue Conde de Irajá. En tête de la Série B du championnat brésilien de football, son équipe se souvenait de son passé glorieux. Le romancier angolais Ondjaki nous avait donné rendez-vous place São Salvador, à Laranjeiras, lieu d'un concert de choro improvisé en plein air tous les dimanches matin. Il nous attendait sous le porche d'un restaurant japonais. « *À proximité, il y a plein de Brésiliens* », nous rassura-t-il. On n'était quand même pas venu à Rio de Janeiro pour manger des sushis.

Né à Luanda en 1977, sur la rive orientale de l'océan Atlantique, Ondjaki s'est fixé sur sa rive occidentale en 2009, après avoir étudié à Lisbonne et aux États-Unis. « *Je suis resté six mois à New York et je n'ai vraiment pas aimé cette ville.* » Lorsqu'on lui demande pourquoi il s'est installé à Rio de Janeiro, Ondjaki ne trouve pas d'autres raisons à faire valoir que son bon plaisir. « *Certains voudraient faire de moi un dissident et se persuadent que je suis ici pour des raisons politiques. Mais c'est parfaitement faux. Je suis ici pour des raisons privées. Et par définition, les raisons privées sont faites pour le rester.* » Affichant une délicatesse pudique et fragile, Ondjaki est embarrassé par les questions biographiques. Cela tombait bien, nous n'étions pas venus à Laranjeiras pour lui parler de sa vie, mais de son œuvre.

Avec *Les Transparents*, un roman polyphonique dont Luanda, la capitale angolaise, est le héros, les lecteurs français découvrent



Date : 15 OCT 15
Page de l'article : p.8
Journaliste : Sébastien Lapaque

Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire Paris

Les Transparents est un livre qui m'a coûté beaucoup d'efforts. J'y ai réfléchi pendant près de dix ans, entre 2001 et 2009, avant de m'atteler à sa rédaction »
ONDJAKI

Ondjaki, une voix nouvelle dans la littérature africaine. METAILIE

cet écrivain fantasque dont on reparlera. Au Portugal et au Brésil, le lauréat 2013 du prestigieux prix Saramago est déjà *assinalado*, pour employer le beau mot placé par le poète Luis de Camões en tête de ses *Lusiades*. *Distinto, egrégio, famoso*: choisi, noble, fameux. Tout le contraire de confus, vulgaire ou médiocre. Il suffit de regarder ce garçon vêtu de lin bleu marine marcher dans la rue. Au Café Lamas, rendez-vous d'écrivains de la rue Marquês de Abrantes à Flamengo, il répond avec précision aux questions qu'on lui pose.

«Les Transparents *est un livre qui m'a coûté beaucoup d'efforts. J'y ai réfléchi pendant près de dix ans, entre 2001 et 2009, avant de m'atteler à sa rédaction.*» En littérature, les efforts féconds sont ceux qui ne laissent pas de signes visibles: *Les Transparents* ne frappe pas tant par la complexité de sa construction que par la fraîcheur de son inspiration. On songe à *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec en lisant ce roman qui retrace la vie d'un vieil immeuble du centre de Luanda. Ondjaki, qui ne parle pas français, ne connaît ni ce livre ni son auteur mais promet qu'il le lira. Aux Éditions Companhia das Letras, qui publient Perec et Ondjaki au Brésil, il a pour titre *A Vida modo de usar*. C'est étonnant, le mystérieux cousinage qui peut exister entre deux livres nés dans des contextes si différents. Dans *Les Transparents*, Ondjaki ne se souvient pas de la France des Trente Glorieuses mais de l'Angola des lendemains de l'indépendance, signée le 11 novembre 1975. Après un cycle de socialisme africain, le pays a été happé comme ses voisins dans le tourbillon de la mondialisation, avec la modification des mœurs et les catastrophes sociales afférentes: prévarication, privatisations sauvages, baisse du niveau de vie. *«Ce qui est bien, avec le système capitaliste qui s'est mis en place dans le pays à la fin des années 1990, c'est qu'il a permis de savoir qui était communiste et qui ne l'était pas auparavant»*, s'amuse aujourd'hui Ondjaki. Mais son roman, assure-t-il, ne rend pas compte de l'Angola réel, un pays désormais écartelé entre sa culture traditionnelle, ses espérances de lendemains qui chantent et la société de consommation.

Enchanteur, original, ébouriffant, subtil, imaginatif, savant, brillant, troublant, Ondjaki est tout sauf un romancier naturaliste. Formidable bricoleur d'histoires, il revendique volontiers sa qualification de conteur. Ajoutons celle de poète, même si ce garçon qui a déjà publié quatre recueils assure modestement être un faux poète. Il invente des mots, dynamite les phrases, nourrit sa prose avec les cris de la rue. Ce n'est pas tant l'umbundu et le kimbundu, deux des principales *linguas nacionais* parlées en Angola, que l'argot des mauvais garçons qui colore ses histoires.

En découvrant cette voix nouvelle dans la littérature africaine de langue portugaise, on songe au Mozambicain Mia Couto et aux Angolais José Eduardo Agualusa et Pepetela. Ondjaki a résolument pris place sur la photo de famille et il ne fait pas figure d'intrus.

Il a une façon élégante d'évoquer la langue portugaise, ce trophée de guerre du peuple angolais dont il a fait un outil de travail, longtemps après que les rêves de Cinquième Empire se sont évanouis du côté de Lisbonne. Lorsqu'on l'interroge sur la *saudade*, ce mot intraduisible, chargé de regrets, de mélancolie et d'attente, il en parle très joliment. En observateur avisé du monde lusitain qui s'est promené au Cap-Vert, à São Tomé et jusqu'à Macao, il évoque ses nuances les plus subtiles. *«La saudade portugaise est grise, la brésilienne est jaune sombre, l'angolaise est rouge vif, la mozambicaine est bleu clair, comme l'océan Indien.»* Saudades, saudades...

À cet instant précis, le regard d'Ondjaki s'échappe du côté de Maputo, l'écrivain devient rêveur. Il se souvient. *«Os Moçambicanos são mesmo boas pessoas»*, *«Les Mozambicains sont vraiment de bonnes personnes»*.

Ne cherchons pas d'autres mots pour parler de lui: une bonne personne. ■

LES TRANSPARENTS
D'Ondjaki,
traduit du portugais (Angola)
par Danielle Schramm,
Métailié,
358 p., 21 €.

